15e Année. — N° 9 Septembre 1909

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 20 de chaque mois.

Les Esprits et leurs manifestations

(*Fin*) (1).

La seconde question qui nous est posée par M. Bernery est, en résumé, la suivante :

— Un enfant, un homme mûr, un vieillard meurent. Quel est l'état de leur âme? Possède-t-elle le raisonnement d'un enfant, d'un homme mûr, ou d'un vieillard ? Et restera-t-elle à ce même point acquis, sans jamais changer, dans l'espace, jusqu'à une nouvelle réincarnation ?

Cette question, qui paraît très simple, se complique un peu quand on entend les avis des uns et des autres, qui diffèrent suivant les études et les conceptions de chacun. Elle est, dans tous les cas, fort attrayante : aussi nous proposons-nous de l'étudier, sans parti pris, suivant les données que nous possédons nous-même et en nous efforçant de rester logique.

Or, la logique ne nous dit-elle pas que l'âge du corps n'est point l'âge de l'esprit? qu'un enfant vivant dans notre monde peut avoir vécu, antérieurement, plus longtemps et s'être plus souvent réincarné qu'un homme déjà mûr ou même un vieillard ?

Donc, la mort, qui replace chaque esprit à son véritable étiage, ne saurait conserver à l'enfant, dans l'au-delà, ses traits, son caractère et ses habitudes d'enfant, tandis qu'un homme, même avancé en âge, peut, après la mort, se retrouver dans une grande jeunesse d'âme.

Affirmons-le sans crainte d'être détrompés : ce n'est pas l'âge de notre corps, c'est l'âge de notre âme que nous avons quand nous rentrons dans l'au-delà. Certainement, nous y passons par un état de trouble qui laisse momentanément subsister quelques-unes de nos dernières impressions terrestres ; notre périsprit garde un certain temps la forme du corps matériel qu'il vient de quitter. Mais quand nos entraves matérielles sont définitivement tombées, les ombres de la terre évanouies, nous nous retrouvons foncièrement nous-mêmes, c'est-à-dire tels que nous nous sommes faits, peu à peu, à travers nos existences successives. Alors, les traces de notre dernière existence terrestre tendent à disparaître de notre périsprit, où les anciennes vies remettent en lumière leurs éléments longtemps voilés.

Le front pur de l'enfant, le frais sourire de la jeune fille ou les rides du vieillard que nous avons été dans notre récente incarnation terrestre, peuvent donc persister quelque temps encore dans notre périsprit rendu à la vie libre de l'espace ; mais nous avons la faculté de modifier, dès ce moment, ce subtil agent de l'esprit, de façon à ce qu'il reproduise, quand nous le jugeons utile, les divers aspects des enveloppes corporelles que notre âme a successivement revêtues.

***

Notre correspondant nous rappelle, avec juste raison, que les Esprits qui se matérialisent sous nos yeux, voulant se faire reconnaître de ceux qui les ont aimés ici-bas, prennent presque toujours l'apparence du corps qu'ils avaient avant de quitter la terre.

Mais cela veut-il dire qu'ils gardent continuellement ce même aspect dans l'au-delà ? Nous sommes loin de le penser.

Leurs communications écrites ou parlées

(1) Voir notre numéro d'août.



retracent elles-mêmes, je le veux bien, les pensées, le langage que nous leur connaissions : l'enfant s'y montre encore enfant, comme jadis, et il est bien qu'il en soit ainsi parce que ce sont là les chères preuves d'identité que nous désirons tant obtenir. Mais gardons-nous d'en conclure que l'Esprit en est resté, dans l'espace, au point précis où il était parvenu au moment de sa désincarnation. Cette opinion serait certainement erronée, car ses facultés primordiales, rendues à leur libre exercice, ont pu prendre un nouvel essor, et, dans tous les cas, son être spirituel et fluidique ne garde qu'un lien de plus en plus atténué avec sa dernière forme corporelle.

Tous les Esprits, d'ailleurs, conservent-ils, pour se manifester aux hommes, l'apparence de leur dernière enveloppe terrestre ? Assurément non : il en est qui se présentent à nous, non sous les traits et avec les facultés que nous leur avons connus, mais plus developpés intellectuellement et moralement, s'ils ont progressé dans le monde spirituel, et même avec des modifications sensibles, quelquefois profondes, dans l'aspect général de leur périsprit matérialisé.

Mon ami, le médium Lacroix, dont j'ai parlé récemment, soutenait que, non seulement les Esprits progressent intellectuellement et moralement dans l'autre monde, mais même qu'ils s'y développent *corporellement*, ce qui reste à prouver. Il montrait à l'appui de son assertion les portraits médianimiques de huit ou neuf de ses enfants, dont quelques-uns morts en bas âge, et qui s'étaient matérialisés à ses yeux de voyant avec de magnifiques barbes noires qu'ils étaient bien loin encore de posséder sur la terre. Mais Lacroix prenait pour des réalités d'ordre général les visions particulières de son cerveau : c'est là, à notre avis, un grand tort. Ainsi, il arrivait à se persuader que les sexes existent dans l'au-delà comme sur terre ; que les Esprits y contractent de réels mariages ; que les conditions de la vie y ressemblent beaucoup aux nôtres ; et il ajoutait avec un grand sérieux qu'il y a, dans l'espace, des lieux de réunion, de plaisir, comme ici-bas ; que les Esprits vont au théâtre dans l'Au-delà, etc.

Ces théories fantaisistes ne me séduisaient nullement, et j'avais pour les combattre un argument que je jugeais péremptoire : si les Esprits pouvaient vivre dans l'au-delà absolument comme sur terre, à quoi bon leur passage dans les mondes matériels ? A quoi leur servirait la réincarnation ? Celle-ci ne serait plus nécessaire à leur perfectionnement.

Oh ! la vie des Esprits avancés dans l'au-delà, ne saurait, sur aucun point, être comparable à la nôtre. Et c'est parce que nous la pressentons plus haute, plus pure et meilleure, que nous entourons le monde invisible de notre admiration respectueuse, que nos rêves vont s'y baigner de clartés infinies et que notre esprit tend sans cesse à y retourner un jour.

Il y a toutefois, ainsi que le dit souvent Allan Kardec, des êtres spirituels inférieurs qui, bien que rentrés dans le monde invisible, se persuadent qu'ils vivent toujours sur la terre, qu'ils y sont encore pourvus de leur corps matériel, qu'ils y continuent leurs travaux et y conservent leurs habitudes. Ces Esprits croient être soumis aux mêmes besoins, étant en proie aux mêmes passions que pendant leur vie corporelle d'ici-bas.

Mais ce sont là des êtres très matériels, à peine sortis de l'animalité, et, partant, incapables de s'élever à la compréhension de la vraie vie de l'espace, à plus forte raison d'en jouir. Leurs sens grossiers actionnent un périsprit chargé de fluides lourds, opaques, rempli de miasmes impurs, qu'ils prennent pour leur corps charnel. Ces êtres inférieurs, quelques-uns même très mauvais, évolueront certainement un jour ; ils passeront, eux aussi, par toutes les filières du progrès infini ; mais, en attendant, ils végètent, ils languissent dans leurs aspirations inférieures, dans leurs appétits non satisfaits, dans leur attente d'un sort meilleur qui tarde à venir. Grossièrement matériels, il en est qui restent attachés au sol, y rampent peut-être même quelquefois.

Ce ne sont point là, on le voit, des Esprits libres, des Esprits évolués, des Esprits heureux ; ils ne peuvent donc nous servir de points de comparaison entre la vraie vie spirituelle, dans l'au-delà, et la vie matérielle d'ici-bas.

Revenons donc aux Esprits d'un ordre graduellement plus élevé, comme ceux qui se manifestent généralement à nos médiums.

Ces êtres spirituels se montrent-ils toujours semblables, disions-nous, à ce qu'ils étaient quand ils vivaient matériellement parmi nous ?

Je crois pouvoir répondre par la négative, et j'appuierai cette négation d'un souvenir personnel.

Un matin, comme je venais de m'éveiller, je vis se dessiner devant moi une

forme fluidique représentant une jeune fille d'environ dix-huit ans... C'est, du moins, l'âge que je crus pouvoir lui attribuer. De beaux cheveux blonds se nouaient, en grosses torsades, sur sa nuque délicate. Cet Esprit venait me prévenir qu'on l'envoyait en mission pour un temps assez long et qu'il me faisait ses adieux.

Une intuition profonde, extraordinairement intense, m'avertit alors, de manière à n'en pouvoir douter, que j'étais en présence d'une de mes filles bien-aimées qui — chose étrange ! — était morte à l'âge de trois ans.

— Eh quoi ! lui dis-je, mon enfant chérie, tu m'apparais sous les traits d'une jeune fille de dix-huit ans ?

— Tu te trompes, père, me répondit-elle ; j'en ai vingt-cinq.

Et alors — ô surprise ! — je fus amené à cette constatation que mon enfant s'était désincarnée depuis vingt-deux ans, qu'elle avait trois ans au moment de sa désincarnation, et qu'elle aurait bien, en effet, vingt-cinq ans si elle avait continué, pour notre bonheur, à vivre parmi nous.

Est-ce à dire que ma chère interlocutrice avait grandi corporellement dans l'espace, qu'elle y avait régulièrement, normalement continué son développement physique périsprital, comme elle eût fait dans la vie d'ici-bas ?

Dieu me garde de le penser !

Le périsprit n'étant pas un corps qui s'alimente et s'abreuve, ne saurait croître de lui-même, comme un corps matériel.

Que s'était-il donc passé dans le cas que je viens de citer ?

A mon avis, ma fille avait tout simplement, et sur l'heure, développé son corps fluidique, par les moyens dont les Esprits disposent quand ils ont atteint un certain degré d'avancement.

Et pourquoi avait-elle agi ainsi ? Sans doute pour plusieurs raisons :

D'abord, je le suppose, pour me donner une preuve d'identité que je ne pusse récuser, en se montrant à l'âge *précis* qu'elle aurait eu si elle était restée corporellement dans ma famille.

Car je ne pouvais prévoir ce genre nouveau de manifestation : il n'était donc pas un reflet de ma pensée ; il n'était pas le produit de mon imagination surexcitée, de ma volonté extériorisée par mon propre périsprit ; il indiquait bien une pensée indépendante de la mienne, celle d'un Esprit absolument libre et conscient de ses actes.

Ma fille voulut aussi me démontrer, sans doute, en prenant cette apparence choisie exprès par elle, que je devais la voir grande et forte, capable d'accomplir la mission difficile qui lui était confiée, et qu'il ne fallait plus la considérer comme une faible enfant de trois ans.

Enfin, elle établissait sans conteste, à mes yeux, que les Esprits peuvent modifier à leur gré leur corps périsprital.

*
* *

Insistons-y : les Esprits d'un ordre élevé peuvent apporter à leur périsprit toutes les modifications qu'ils jugent utiles. Ne croyons pas avoir fixé les règles invariables de leur forme et de leur vie en leur attribuant l'âge, les pensées, les conditions d'existence qu'ils paraissent révéler quand ils se montrent à nous. Ils ont leurs raisons pour nous apparaître sous une forme identique à celle qu'ils avaient sur la terre, ou sous cette forme légèrement modifiée, ou encore sous un aspect absolument différent. C'est à nous d'interpréter, aussi sagement et logiquement que possible, leurs intentions, leurs écrits, leurs actes. Ne croyons pas, surtout, que nous pouvons dégager de nos rapports particuliers avec certains d'entre eux les lois s'appliquant à l'unanimité des Esprits. N'ayons pas la fatuité de supposer que nos investigations personnelles peuvent rendre compte de tous les faits qui se déroulent dans ce monde invisible, merveilleux et sans limites. Il y aurait là un manque d'expérience, de jugement, et, disons le mot, beaucoup d'orgueil.

Ce n'est qu'en réunissant les faits constatés par un grand nombre de sociétés, groupes ou individualités spirites, que nous pouvons nous faire une idée approximative de l'ensemble des lois qui régissent l'univers infini des âmes. N'oublions pas que le monde invisible est ouvert depuis peu à nos investigations et que nous sommes très loin encore d'en soupçonner tous les secrets.

Allan Kardec procédait par la méthode que nous venons d'indiquer : il groupait les enseignements qui lui venaient de plus de cinq cents groupes spirites disséminés sur tous les points du globe.

Ne nous lassons pas d'étudier, après lui, ces questions si importantes : la vie merveilleuse de l'au-delà nous apparaîtra dans un relief de plus en plus saisissant, à mesure que nous avancerons nous-mêmes en savoir et en sagesse.

Disons, pour terminer, qu'un point reste encore à élucider.

Quand les Esprits entrent dans notre atmosphère, consentent à se mêler à nous dans un but de prévoyance et d'affection, rien ne nous prouve qu'ils ne sont pas, par là même, soumis jusqu'à un certain point aux lois matérielles de notre monde. Déjà nous savons que, pour pouvoir se rendre au milieu de nous, les Esprits supérieurs sont obligés de fournir à leur périsprit éthéré des éléments plus matériels, d'approprier ce corps astral aux conditions de la vie sur notre planète inférieure. Qui donc oserait affirmer que leur contact avec nous ne rend pas pour un moment aux Esprits de tous ordres, et même aux plus évolués, quelque chose de leur matérialité de jadis ?

N'est-ce pas ce que voulait m'exprimer la Muse qui, me voyant, un jour, accablé de noirs soucis voisins de la douleur, me fit écrire qu'elle venait me consoler, comme d'habitude, mais que, cette fois, « elle avait pris elle-même un cheveu blanc en franchissant mon seuil? » Ce n'était peut-être là qu'une image, pour mieux me faire sentir son affectueuse compassion ; mais qui sait si ce n'était qu'une image ? Qui sait, qui peut dire toutes les lois que nous découvrirons encore en scrutant l'infini, en correspondant avec l'au-delà ?...

N'ayons pas la présomption de supposer les connaître toutes, et travaillons à devenir dignes de les comprendre, de les approfondir et de les expliquer de mieux en mieux.

A. Laurent de Faget.

ÉVOLUTION ET CIVILISATION

(*Fin*) (1).

Examinons maintenant la planète, séjour de notre humanité, la Terre. Nous voyons qu'elle est d'un caractère absolument harmonisé avec celui de ses habitants. Les forces dont notre terre est le foyer agissent sans discernement. Le vent, l'eau, les rayons du soleil sont tantôt des sources de bienfaits, tantôt des causes de désastres. La terre semble généreuse, quand des milliers d'êtres trouvent une nourriture abondante sans autre peine que celle de la ramasser. Elle semble cruelle, quand une catastrophe soudaine anéantit des milliers de vies. Du même geste, elle prend et elle donne, et la prospérité d'une espèce implique le sacrifice d'une autre. — Si la nature semble faire tant de mal, avons-nous le droit de le lui reprocher? Ne procédons-nous pas comme elle? Les forces que nous découvrons nous servent autant à répandre le mal qu'à faire le bien. Nos guerres font autant de victimes que les cataclysmes, et, enfin, dans la vie de tous les jours, le bien-être de l'un s'accomplit au détriment de l'autre. N'en déduirons-nous pas que la terre et ses habitants ont le même caractère, ou, pour ainsi dire, la même mentalité?

On pourrait faire cette objection que jamais les hommes ne seront capables de faire, d'un coup, des victimes en nombre aussi considérable que nous le voyons dans les grands cataclysmes. — A cela, je me permets de répondre que le nombre ne fait rien à l'affaire. Qu'une victime soit seule à souffrir ou qu'elle partage son sort avec des milliers d'autres, cela n'augmente ni ne diminue ses souffrances. Logiquement, notre compassion, pour être réelle et sincère, devrait se mesurer au degré de souffrance de chaque individu, et non pas à leur nombre. Le chiffre des victimes nous dit la force et l'étendue du mal, mais la douleur reste individuelle. La terre fait donc seulement les choses en plus grand, mais l'effet moral est le même et parfaitement d'accord avec l'état d'évolution de notre espèce. La logique nous permet de conclure que ceci n'est pas une particularité de notre époque, mais qu'il en a été ainsi à tout moment du passé et qu'il en sera de même dans les temps à venir.

Ceci laisse une porte ouverte à l'éventualité d'une évolution morale de l'espèce humaine sur la terre, mais seulement à la condition que la terre elle-même évolue et qu'il se maintienne une harmonie entre la mentalité de l'espèce humaine et le caractère de notre planète. L'amélioration de l'une dépendrait donc de l'amélioration de l'autre, de sorte que notre globe, tant qu'il n'aura pas cessé de répandre la souffrance, n'aura, évidemment, pas la faculté d'être habité par des êtres parfaits. On peut même supposer que cela n'arrivera jamais.

Peut-être me taxera-t-on de pessimiste. — Je ne le suis pas. Mais voyant ce qui se passe autour de nous, il m'est impossible d'être absolument optimiste. N'étant ni l'un, ni l'autre, je crois être près de la vérité; l'Univers lui-même ne saurait pencher d'un côté ni de l'autre. Ses forces se manifestent aveugles et indifférentes, mais

(1) Voir notre numéro d'août.

les lois immuables dont elles dépendent révèlent une harmonie parfaite.

Par conséquent : si notre terre est un séjour à incarnation d'êtres dont le caractère correspond à son degré d'imperfection, d'autres planètes doivent, de même, posséder des êtres dont le degré d'évolution répond à la nature respective de ces mondes.

C'est ainsi que, par notre moral, nous appartenons à l'Univers et que l'Univers nous appartient. Il nous offre des séjours proportionnés à notre degré d'avancement. A nous d'agir en conséquence. Nous le pouvons, puisque nous sommes des êtres doués de raison et de libre arbitre : Par la raison, nous pouvons assigner un but à notre existence ; la liberté d'agir nous permet de nous efforcer d'atteindre ce but. L'homme, individuellement, a la faculté incontestable d'évoluer, c'est-à-dire de devenir meilleur, s'il s'applique dans cette voie. — En effet, tandis que les progrès de la civilisation s'obtiennent par les efforts collectifs — dont profitent même ceux qui n'y prennent aucune part active — le progrès moral ne peut s'acquérir que par l'effort personnel et par la lutte individuelle contre ses propres penchants. — Ainsi, le degré de moralité d'un père ne permet aucune déduction sur celle de son enfant. Les générations se suivent, la moralité reste indépendante d'une génération à l'autre, tout comme elle l'est d'individu à individu.

Ce qui marque le degré d'évolution d'un être, ce n'est ni l'époque, ni le milieu, ni les théories, mais les pensées et les actes qui lui sont propres. Les pensées et les actes, la vie morale en somme, est le seul domaine où il soit obligé de faire tous les efforts par lui-même, mais où, en même temps, tout le résultat de ses peines lui reste entièrement. La simple logique dit que c'est justice et que l'effort ainsi compris a sa raison d'être, mais à la condition que l'on admette la pluralité des mondes habités et la transmigration des entités morales d'une planète à une autre.

Le matérialisme n'est pas de cet avis. Mais, dans l'impossibilité de nous offrir sérieusement la fameuse ère du culte du vrai, du beau et du bien, il doit se borner à nous présenter la conclusion que voici : Le moral, sur la terre, ne peut évoluer ; jamais la postérité ne sera meilleure que notre génération. Mais elle aura la science qui lui donnera une civilisation indéfinie, jusqu'au jour où l'homme dégénéré succombera écrasé par sa propre science !

Alors, pourquoi, avec une telle perspective, les matérialistes nous engagent-ils à la culture de notre nature morale ? Parce que leur système est une création de leur domaine intellectuel, et leur besoin d'évoluer est inhérent à leur nature morale ; c'est la tête qui raisonne, mais c'est l'entité morale, la conscience qui fait agir ; elle est plus forte que la raison. Et les matérialistes ont la conscience faite comme tous les autres en ce sens que leur degré de développement moral correspond au degré de celui de la terre.

Les religions disent qu'il faut rendre le bien pour le mal. Les moralistes le répètent sans cependant en expliquer davantage la raison. Par l'évolution elle se comprend : Le fait qu'autrui nous fait du tort ne doit pas être, pour nous, une raison d'agir de même à son égard ; cela nous abaisserait, et nous devons, au contraire, chercher à nous élever. L'effort peut coûter parfois, mais, sans compter que nous prêchons d'exemple, il n'est pas une chose vaine, puisqu'il sert à notre propre évolution.

Ainsi, nous ne devons pas confondre la civilisation et l'évolution.

La première est le résultat de la perfectibilité de certaines de nos facultés qui s'adaptent à l'époque et au milieu. La civilisation semble n'avoir pas de limites sur la terre et se borne à l'ambiance de celle-ci. Elle est collective.

L'évolution, elle, est individuelle ; elle n'atteint qu'au moral et, comme le corps, elle est toujours en harmonie avec le degré du développement moral de l'individu. Il doit y avoir concordance, au point de vue moral, entre les individus de l'espèce humaine de tous les temps. L'espèce est donc l'incarnation d'un état moral, et la Terre est le séjour des entités incarnées dont le degré d'évolution correspond à son caractère. A mesure que ces entités morales s'élèvent au-dessus de leur degré actuel ou qu'elles chutent, elles transmigrent, après avoir revêtu d'autres formes, sur des mondes en harmonie avec leur nouvelle condition morale.

Je termine donc ces réflexions en disant que : La civilisation est du domaine de l'intelligence et des connaissances attachées à la terre ; elle influe sur la collectivité. — L'évolution est du domaine moral ; elle est individuelle et s'étend, par delà notre globe, sur les mondes de l'Univers !

G. Wolfrum.

La Crèche spirite de Lyon

L'Assemblée générale de la Crèche a eu lieu le 4 juillet à 3 heures, en son local, place de la Croix-Rousse, 8, où une assistance nombreuse se pressait, enveloppant de ses regards curieux et charmés, cette Crèche aimée dont l'aspect agréable la fait une en sa grâce et en sa simplicité.

Parmi les assistants et avec les membres de la Commission, se trouvaient les représentants de différentes sociétés spirites de la ville de Lyon, dont, entre autres, M. Brun, président de la Société spirite lyonnaise ; Mme Damian, l'un des doyens vénérés du spiritisme à Lyon ; M. Deschamps, trésorier de la Société fraternelle, et bien d'autres dont la présence témoigne de l'intérêt croissant qu'inspire la Crèche à ses sociétaires et donateurs.

Mme Stéphen ouvre la séance en remerciant l'Assemblée de sa présence, puis, au nom des trois mamans de la Crèche, elle donne lecture des lettres affectueuses par lesquelles M. Bouvier, président de la Fédération des spiritualistes modernes, et M. H. Sausse expriment leurs regrets de ne pouvoir assister à l'Assemblée. Mme Stéphen rappelle ensuite en quelques mots que, cette Assemblée est la cinquième et que de jour en jour, grandissent les efforts que réclame la Crèche, dont le nombre des présences journalières des enfants va toujours croissant. Elle parle des bienfaits de la Crèche spirite pour l'enfant qui, dès ses premiers mois, y reçoit les premières notions du devoir et de l'amour dans le doux langage à sa portée, le langage maternel ! Elle fait aussi entendre comme un appel en faveur de l'Ecole-asile spirite où l'enfant, au sortir de la Crèche, continuerait de recevoir des notions plus grandes du devoir, de la responsabilité de ses actes, de la réincarnation.

Mlle Meiffre, secrétaire, donne ensuite lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 21 juin 1908, et, en l'absence motivée de M. H. Deladure, trésorier, M. Malosse donne lecture du compte financier qui porte à 4.247 fr. 95 le chiffre des dépenses et à 4.237 fr. 25 le chiffre des recettes avec un reste en caisse de 325 fr. 15. Ce reste en caisse est comme l'avance que Dieu fait à la Crèche pour lui faire attendre les cotisations et les dons qui ont besoin de pleuvoir mois à mois pour répondre à ses besoins.

Vient ensuite la lecture de la belle poésie de M. de Faget : « La prière des Enfants », laquelle pénètre tous les cœurs. Elle a été donnée à tous les assistants avec : « Pensées et réflexions d'une Mère », « Réflexions et Enseignements de deux savants de l'espace », « Code humain », « Argumentation » et le « Secret de la vie ». C'est là le don des trois mamans de la Crèche à ses amis et soutiens.

La séance s'est terminée par la parole du gardien spirituel de la Crèche. Il a béni son poste ! Près de nos bébés il fait sa garde vigilante, nous dit-il ; près d'eux il a appris à aimer l'enfant !... Dans son passé, il fut un mauvais père !

A son tour, le Protecteur et fondateur spirituel de la Crèche, a pris la parole avec grande force et chaleur. Il s'est adressé aux assistants, les a remerciés de l'aide et du soutien qu'ils accordent à la Crèche... il les a encouragés dans leurs efforts et les a bénis en leur disant que sur eux est le soutien des Protecteurs de la Crèche et de ses bébés.

Un Esprit repentant s'est communiqué ensuite avec bien de la force ! Il voulait par le récit de ses manquements, de ses regrets, de ses souffrances, pénétrer le cœur de toute femme du sentiment de la grandeur de la tâche maternelle et des tristes conséquences des infractions au devoir.

On se sépara sur les cinq heures, emportant en soi l'impression puissante produite par les enseignements donnés.

Un Sociétaire.

Le merveilleux dans George Sand

Voilà George Sand redevenue d'actualité. Les intéressantes conférences que lui consacra M. René Doumic viennent de paraître en volume.

On posait, la semaine dernière, une plaque sur la maison où elle naquit, 15, rue Meslay, dans un petit appartement du premier étage, entre deux contre-danses de sa joyeuse mère, Sophie-Victoire Delaborde, modiste, fille d'un marchand de serins et de chardonnerets du quai aux Oiseaux. Car on sait à quel point curieux le sang bleu et le sang rouge se mélangeaient dans les veines de « la Grande George », arrière-petite-fille par son père du maréchal de Saxe et par sa mère de la mère Clocquart !

Enfin, Nohant, la maison qui lui fut si chère et qu'elle avait illustrée, vient d'être léguée à l'Académie française par sa petite-fille, Mme Gabrielle Sand, morte prématu-

rément. On racontait dans les journaux que, peu de semaines avant de mourir, M[me] Gabrielle Sand avait effrayé son entourage en faisant couper les arbres du parc. Les superstitieux paysans berrichons avaient remarqué que George Sand, et plus tard son fils Maurice, survécurent peu à une opération pareille. Une fois de plus, les dryades blessées ont eu leurs vengeances.

Ce n'est pas un article, c'est un gros volume qu'on ferait avec le merveilleux de George Sand. M. Doumic a dit très justement: « Elle a comme restitué en elle l'état d'âme d'où sont nés les mythes anciens ». Si le merveilleux n'eût pas existé, elle l'aurait inventé.

Et d'abord son enfance s'est passée dans les « traines » berrichonnes en compagnie des filles du métayer, Marie qui garde les ouailles, Solange qui « fait de la feuille », Liset Plaisir, le gardeur de cochons. Debout avec eux autour des feux que les pasteurs, l'hiver, allument en plein vent, ou assise devant la flambée des veillées, elle a écouté, ses grands yeux agrandis encore par la curiosité et par le rêve, les histoires merveilleuses de la Vallée noire: le diable Gengeon, les follets, les revenants, la levrette blanche, la grand'bête.

La maison même de Nohant était aussi hantée que les récits du chanvreur à la veillée. Les domestiques y voyaient errer le fantôme de Maurice Dupin, mort d'une chute de cheval. Il fallut que le précepteur le menaçât d'un coup de fusil, pour que ce revenant obstiné abandonnât la maison. Le demi-frère de George, Hippolyte Chatiron, qui l'avait vu, en était malade de peur.

Avec ce demi-frère, la future George Sand, âgée de sept ans, avait volé un livre de magie dans la bibliothèque et essayait de faire apparaître le diable. Elle s'inventera un Dieu pour elle toute seule, le dieu Cozambé, auquel elle construit des petits autels, et en l'honneur de qui elle délivre les oiseaux prisonniers. Il faut noter aussi un phénomène assez singulier. Elle raconte, dans l'*Histoire de ma Vie*, que quand on lui lisait du Berquin et qu'elle écoutait, assise devant le feu, dont elle était protégée par un vieil écran de taffetas vert, elle perdait bientôt le sens des phrases; des images se dessinaient devant elle, se fixaient sur l'écran. « C'étaient des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque... « Un jour, ces apparitions devinrent si complètes que j'en fus comme effrayée et que je demandai à ma mère si elle ne les voyait pas. » Mais ce fantôme n'est sans doute que le travail inconscient d'une imagination d'artiste.

Au couvent — au couvent des Anglaises, où elle fut élevée et où sa mère et sa grand'-mère avaient été incarcérées dans la Révolution — Aurore Dupin, très pieuse alors, eut des visions, des extases. Elle voit passer le fantôme d'une religieuse défunte. Un soir du mois d'août, recueillie dans l'église qu'éclaire faiblement la lampe du sanctuaire, et qu'emplissent, par les fenêtres ouvertes, le parfum des chèvrefeuilles et des chants d'oiseaux: « Je ne sais ce qui se passait en moi, écrira-t-elle, je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme plus encore que par les sens. Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être; un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille: *Tolle... Lege*... Je me retourne, j'étais seule. »

Elle était si conquise par le mysticisme qu'elle voulut se faire religieuse, ce dont son confesseur eut la prudence de la détourner. Il y a sur cette période de mysticité des détails intéressants dans des lettres inédites adressées par Aurore Dupin à son amie de couvent, la comtesse de Valon.

Plus tard, Musset s'infestera de ses fantômes. C'est avec elle, courant tous deux, la nuit, dans la forêt de Fontainebleau, que Musset verra glisser sur les roches et le gazon le fantôme vêtu de noir qui lui ressemble comme un frère. Cette vision lui revint. Une de ses lettres de l'hiver 1834-1835 mentionne, dit M[me] Arvède Barine, des visions qu'il vient d'avoir, « un monde fantastique où leurs deux spectres prenaient des formes étranges et avaient des conversations de rêve. » On lit aussi, dans une lettre de George Sand à Pagello, citée par M. Paul Mariéton, cette allusion aux fantômes : « Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait courir des fantômes autour de lui et criait de peur et d'horreur... »

Tous ces spectres disparurent peu à peu, dans la ruminante placidité d'esprit où passa la seconde moitié de sa vie, cette femme d'une si robuste santé qu'elle pouvait écrire à soixante-huit ans: « Je vais à la rivière à pied, je me plonge toute bouillante dans l'eau glacée... Je suis de la nature de l'herbe des champs; de l'eau

et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut. »

*
* *

Dans son œuvre immense, la partie la plus curieuse au point de vue merveilleux, c'est sans doute les romans qui reflètent la philosophie de Pierre Leroux, avec lequel (et Louis Viardot) Georges fonda la *Revue Indépendante.* Cette femme de génie était en extase devant l'hirsute, emphatique et obscur métaphysicien.

. . . .

Elle écrit en 1844 : « Il faut bien que je vous le dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique et même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. »

Une de ces idées, c'était la métempsycose. Pierre Leroux croyait, comme les spirites d'aujourd'hui, que nous parcourons sur la terre plusieurs existences dont nous perdons la mémoire, que nous sommes non seulement les fils et la postérité de ceux qui ont vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes. C'est cette idée qui inspire à George Sand les *Sept cordes de la Lyre*, *Spiridion*, *Consuelo*, la *Comtesse de Rudolstadt*.

Les *Sept cordes de la Lyre* sont un poème dramatique qui rappelle *Faust* jusqu'au pastiche. Maître Albertus, philosophe, a une nièce et une lyre, une lyre dans laquelle réside un esprit. Le maestro, le poète, le critique, essaient vainement d'en faire vibrer les cordes. Mais Hélène en tire tout de suite les plus beaux sons, et, portant cette lyre magique, grimpe jusqu'à la flèche du clocher d'où elle tient des discours inspirés. (C'est un livre à ne pas lire, à moins qu'on n'éprouve un vif besoin de mortification et de pénitence.)

Spiridion nous introduit dans un bizarre couvent, copié de cette chartreuse de Valdemosa où George Sand et Chopin, à Majorque, passèrent de si cruelles heures. Jamais couvent d'Anne Radclyffe ne fut plus hanté : les portraits, détachés de leur cadre, circulent à travers les cloîtres, et le fondateur Hétronius, revit dans la personne du père Alexis.

Dans *Consuelo*, la première partie qu'on passe à Venise, dans les écoles de chant et dans les théâtres du XVIIIe siècle, est délicieuse. Rien de plus charmant que l'enfance de Consuelo, ses innocentes amours avec Anzoleto, l'école du vieux maître grondeur Porpora. Mais la bonne et gracieuse diva était réservée à de très singulières aventures. Le maître Porpora, pour sauver sa vertu, l'envoie dans un vieux château de Bohême, chez les Rudolstadt, dont l'héritier, le comte Albert, a été jadis Jean Ziska. En proie à des crises nerveuses, il disparaît périodiquement, au grand désespoir de ses parents, et va vivre au fond d'une grotte taillée dans les souterrains du château, où seul un gnôme bizarre, hussite renaissant comme lui, l'approche et le sert. Plus tard, après bien des aventures, Consuelo épousera Albert, mourant, mais qui lui dit, pour la consoler : « Je vais te quitter pour un peu de temps, et puis je reviendrai sur la terre par la manifestation d'une nouvelle naissance. »

Il y revient en effet et Consuelo le retrouve, après toute sorte d'épreuves et surtout d'épreuves maçonniques. Car la *Comtesse de Rudolstadt*, un peu ennuyeuse à lire, je l'avoue, contient une étude assez curieuse des sociétés secrètes qui préparaient dans leurs loges la Révolution.

George Malet.

(*L'Écho du Merveilleux.*)

Lettre de George Sand à Marie Dorval (1)

Nohant, 16 juin 1848.

« Je ne voulais pas croire à cette affreuse nouvelle qu'on ne m'avait pas donnée pour certaine, et je n'osais pas t'interroger, ma pauvre chère Marie ! Ta lettre m'a brisé le cœur. Oui, oui, je comprends ton désespoir, et je pleure avec toi cet heureux enfant béni de Dieu, puisqu'il est retourné vers lui avant d'avoir connu notre triste et affreuse vie. Il est bien heureux, lui ! Il n'a vécu que de soins, d'amour, de caresses et de gaieté. Il n'est pas dans le petit tombeau où tu vas le pleurer. Il est dans le sein de Dieu. Quel que soit son paradis, il est bien là où il est, puisqu'il y est retourné pur comme il en était venu.

« C'est Dieu, c'est le foyer du bon et du beau par excellence, qui recueille les âmes envolées d'ici-bas. Il les retrempe pour nous les renvoyer en d'autres temps, ou il

(1) Nous avons cru devoir faire suivre les extraits de l'article de M. George Malet, qu'on vient de lire, de cette lettre de George Sand, où l'on retrouvera, avec la grande bonté qui la caractérisait, la ferme et sereine philosophie qu'elle professait et qui n'était autre que la philosophie spirite.

les garde à jamais avec lui, ou il les consume dans un foyer de vie éternelle et sans nuage. Qu'en fait-il, en un mot?

« C'est un secret, et nous ne le découvrirons pas. Mais nous ne pouvons pas penser qu'il n'aime pas ce qu'il a créé, et qu'il ne bénisse pas ce qu'il a aimé. Nous ne pouvons pas comprendre que les objets de notre amour soient plus mal dans son sein que dans nos bras, puisqu'il les a tirés de son sein pour les mettre dans le nôtre. Sois tranquille pour ton enfant. Il est aimé ailleurs en ce moment, et l'amour que tu lui portes toujours en dépit de la mort, l'accompagne et le protège dans une autre sphère d'existence où il te voit et te sourit sans cesse.

« Les prêtres ont raison de nous enseigner ces choses-là en partie. Ils les expliquent mal; l'homme ne peut rien expliquer des mystères de l'autre vie. Mais ce que tous les hommes ont cru, ce que toutes les religions ont enseigné, est une aspiration fondée, une révélation vague de quelque éternelle vérité, qu'on n'apprend bien qu'après la mort. Eh! mon Dieu, nous n'en sommes pas si loin les uns et les autres! Pourquoi nous en tourmenter? Dieu est juste, il n'est point implacable et vindicatif comme les hommes. Il aime puisqu'il nous a faits aimants. Il chérit nos enfants, puisqu'il nous a doués pour eux d'une tendresse si passionnée. Nous pouvons bien avoir en lui une confiance aveugle, puisque tant d'esprits plus forts que les nôtres se sont endormis paisiblement dans les bras de la mort. Il n'y a ni folie ni bêtise à croire à une vie meilleure où vont ceux qui nous quittent et où nous les retrouverons. Il me serait impossible, quant à moi, de ne pas y croire, et ceux que j'ai perdus et aimés me semblent toujours vivants, toujours en rapport avec moi. Ton enfant vit, sois-en sûre, seulement tu ne le vois plus, mais tu le reverras. Si la mort était quelque chose d'absolu, la vie n'existerait pas.

« Mais quelle douleur pour toi, pauvre femme, que cette séparation! Pour cette peine-là, je ne puis te consoler. Il n'y a que cette petite fille si jolie, qui le pourra avec le temps. Et Caroline? Tu ne m'en parles pas. Et Luguet? Ils doivent être bien malheureux aussi! Sois forte pour tous, ma bonne Marie, afin qu'ils souffrent moins et que ta douleur ne soit pas le comble de leur infortune. Il n'y a que le sentiment du devoir qui nous puisse faire accepter la vie après de tels déchirements. Si mon amitié pour toi peut compter pour quelque chose dans une vie aussi agitée, aussi désolée que la tienne, souviens-toi qu'elle est déjà ancienne et qu'elle n'a jamais failli, qu'elle a résisté à des luttes, à des calomnies, à des méchancetés sans nombre, et qu'elle est toujours pure et entière. J'ai compris ton cœur si mal compris par d'autres, et t'ai toujours trouvée meilleure et plus grande que toutes ces hypocrites vertus dont le monde est plein. Prends courage encore, tu n'as pas vécu sans être aimée et sans être estimée sérieusement de tous ceux qui t'ont connue, et qui t'ont vue traverser tant de martyres. Ne désespère pas de l'art: nous traversons une mauvaise passe, mais l'art ne peut pas plus périr que l'humanité. J'ai bien des peines aussi pour mon compte, mais je ne t'en parle pas. Je ne m'en souviens pas quand je songe aux tiennes.

« Adieu, ma bonne et chère malheureuse femme. Pense à Dieu; ils disent que c'est un rêve; mais va, il n'y a de vrai que ce que nous pressentons derrière ce rêve-là. C'est leur bête de vie, c'est leur sot orgueil, ce sont leurs mauvaises passions qui ne sont que des rêves, à ces âmes sans foi qui voudraient nous désespérer. Les prêtres ne peuvent pas nous consoler, ce ne sont pas des hommes, puisqu'ils ne sont ni pères ni maris, ils ne comprennent rien à nos liens du sang. Mais il n'y a pas besoin de prêtre pour comprendre et aimer Dieu. Entre les cagots et les impies, il y a toujours la vérité divine, la bonté divine, l'amour divin, et tout cela nous dédommage de ce que nous endurons en ce monde. Écris-moi, et si parler de ton chagrin te soulage, ne crains jamais de m'ennuyer: mon cœur est toujours ouvert à tes plaintes, tu le sais. »

George Sand.

L'ESPÉRANCE, VISION DE L'AU-DELÀ

L'espérance, c'est la connaissance du bien, le désir de le posséder et la croyance à la possibilité de satisfaire ce désir.

L'espérance n'appartient qu'à l'être doué de raison. Elle est la déesse bienfaisante destinée à protéger et soutenir le genre humain, et le génie protecteur de la vie terrestre; elle est surtout la source des plus suaves consolations, dans les jours sombres de la vie.

L'être humain, doué d'un cœur plus vaste que le monde, dévore successivement tous les éléments des jouissances terrestres; il emporte par ses désirs les objets de ses espérances jusqu'au sein de l'Infini dans lequel il vient sans cesse s'abîmer et se

perdre. L'espérance est alimentée par le souffle divin qui pousse l'homme dans la voie de sa destinée. C'est l'amour qui dirige les êtres, qui le guide.

L'homme a besoin d'ailleurs que l'espérance le soutienne et l'encourage; car sans elle sa vie se confond en efforts incessants vers le bonheur qu'il n'atteint jamais ici-bas. L'aspiration continuelle de ses facultés serait un travail désespéré, visant un avenir qui fuit, consumant l'homme en vains désirs brûlants, restés sans résultat. De tels efforts, devenant inutiles, seraient un horrible supplice, une amère ironie du Créateur et une monstruosité impossible de la part de Dieu.

Mais le bien désiré existant, on conclut dès lors qu'il est le but, la fin et la propriété future de l'âme, qui le conçoit. La pensée ne peut d'ailleurs qu'aller au bien suprême, objet de ses désirs, parce que ses tendances émanant de l'infini retournent à l'infini.

L'espérance, c'est la vision esthétique de notre vie tout entière; c'est le rayonnement de l'infini, qui apporte à l'humanité la souveraine consolation.

Dès que notre âme s'éveille à la vie, elle a conscience de son individualité; elle sent qu'exister c'est aimer, par attraction, tout ce qui est bon, beau et gracieux, et que cet amour harmonique constitue, pour l'humanité, une tendance invincible, qui est innée dans l'âme qu'elle entraîne instinctivement vers le bonheur idéal. Dès lors, en jetant nos regards vers les merveilles de la nature, nous sommes ravis d'admiration dans cette vision des beautés éternelles du monde universel.

L'espérance nous fait concevoir notre destinée immortelle et les rayonnements de l'infini ; car nous aimons la vérité avant d'avoir pu l'envisager et de la concevoir, parce qu'elle nous donne des révélations sympathiques qui nous parlent intérieurement. Nous aimons la beauté, parce qu'elle nous captive et nous charme; nous aimons la perfection parce qu'elle révèle les éléments de l'âme s'orientant vers le bien. Toutes ces aspirations synthétiques font naître en nous le désir instinctif des beautés éternelles, qui font le suprême objet et le mobile de tous les instants de notre plus vive et plus sublime espérance, visant le bonheur dans l'au-delà, terme et objet de toutes nos plus réelles aspirations.

Mais l'homme le plus heureux ne jouit pas du véritable bonheur; car personne ne peut affirmer n'avoir jamais été trompé dans ses espérances et ses rêves de félicité. Le bonheur réel est une déité volage et éphémère qui frôle quelquefois de ses ailes diaphanes notre minuscule planète sans s'y arrêter ; car les jouissances et les joies de la terre sont semblables à l'ombre qui s'éloigne de nous à notre approche. Le bonheur constitue d'ailleurs un sentiment dont souvent nous n'avons pas conscience.

L'espérance c'est le soutien de notre volonté ; c'est elle qui met un but déterminé à nos désirs ; c'est elle qui nous console et nous encourage dans les adversités, dans les peines et les ennuis.

Grâce à ce sentiment consolateur qui nous promet toujours un lendemain plus heureux et plus prospère, nous nous soutenons dans les maux et les tribulations de la vie.

Mais le spirite qui ne s'abuse pas sur sa destinée, qui met son espérance plus haut que la terre, accepte avec résignation ces misères, qui constituent les épreuves qu'il devait subir. Il sait d'ailleurs que Dieu lui paiera en félicité suprême la moindre de ses douleurs. Sublime espérance que celle qui produit la résignation, ferme la bouche au murmure, ouvre les cœurs au sacrifice de toutes sortes et verse sur les douleurs du temps qui s'envole, le baume des consolations éternelles.

Pour celui qui borne sa pensée aux choses terrestres, qui est assez malheureux pour détourner son amour de son but et l'enchaîner aux jouissances de ce monde, l'espérance est encore le soutien ; car elle embellit son avenir d'illusions qui le consolent ; elle efface par ses promesses les déceptions de son cœur, lui cache les horreurs du tombeau et l'achemine souvent vers l'amendement et le repentir.

Pauvres voyageurs que nous sommes, nous nous égarons souvent dans la voie fausse, qui nous détourne de notre droit chemin. Notre but étant le bonheur, nous nous trompons sur le choix des moyens que nous devons employer pour y parvenir. Victimes des erreurs de nos passions, nous attachons à des créatures éphémères des espérances qui ne peuvent être réalisées ; nous prenons pour but des choses qui ne sont que des moyens. Descendons donc des régions trompeuses où nous sommes allés chercher nos inspirations ; allons chercher les félicités là où elles se trouvent.

Que l'espérance est belle et splendide au matin de la vie, quand elle est vierge encore des cruelles déceptions et qu'elle n'a pas défloré ses chimères par des

perspectives trompeuses ; quand enfin aucun nuage n'est venu obscurcir son ciel.

Mais bientôt le cours du temps arrache une à une de notre cœur les plus chères illusions, pour mettre à leur place des mécomptes, des déceptions et la triste expérience de la rareté des plaisirs et de leur courte durée. Les années s'écoulent et s'évanouissent comme un songe, l'homme voit qu'il n'est pas maître du temps. L'âge vient à souffler sur les plus chères affections de son cœur, sur ses plus tendres sympathies, la réalité dévore son chimérique espoir ; il trouve alors les choses qu'il a aimées insignifiantes et vides d'attrait ; ses semblables lui paraissent méchants et injustes ; il demande vainement à son cœur ceux qui ne sont plus, et qu'il avait aimés ; à son ciel brillant de perles d'or, les étoiles qui scintillaient se sont éteintes. Il a peu à peu fait l'échange de l'avenir qu'il avait contre le passé qu'il n'a plus. Il a usé ses forces contre de vains fantômes. Arrivé au terme de sa carrière, il voit qu'au lieu du bonheur qu'il attendait, il ne lui reste que la triste expérience de la vie. Si son cœur se fait encore des illusions, et forme de nouvelles espérances, il finit par voir le gouffre qui le sépare du bonheur et des félicités qu'il attendait : ce gouffre, c'est le tombeau.

Le jeune âge est dévoré aussi par les illusions de la naïve enfance. Pauvre jeunesse, si tu pouvais toujours rester à cet âge inconscient de la vie, tu garderais la pureté de ton cœur, la plénitude de tes joies et de tes tendresses. Tes parents travaillent pour toi ; tu mets tes lèvres sur le bord parfumé de la coupe, dont ils boivent la lie. A toi l'insouciance et la félicité ; à eux les peines, les ennuis et les inquiétudes. Ah ! le bonheur ne répond pas toujours à notre espérance, mais les déceptions qui se produisent quelquefois ne doivent pas pour cela voiler la suave espérance, qui a toujours ses rayonnements pleins de charmes. Il faut donc espérer toujours ; car cette douce vision vaut quelquefois mieux que la réalité chèrement acquise.

La jeunesse espère toujours les jouissances du cœur ; l'âge mûr, désabusé, s'attache aux spéculations ; la vieillesse a conscience de sa destinée immortelle dans l'au-delà du temps. L'éternité la console par le rayonnement du monde infini, qui lui montre le bonheur qui sera la récompense de ses bonnes œuvres.

L'espérance, comme toutes les affections douces, tendres et gaies, imprime aux sentiments qui émanent du cœur une salutaire influence.

Voyez l'homme, sous l'empire de la suave et douce espérance: son visage s'épanouit, se dilate, et la joie qui se manifeste dans la physionomie de ceux qui en sont dominés annonce leur bonheur, leur félicité intérieure.

De son côté, l'intelligence devient plus vive, plus spontanée ; le travail lui est plus facile, les idées sont plus abondantes dans le cerveau plus lucide.

L'âme qui espère est accessible à tous les beaux sentiments et à toutes les sublimes aspirations. On est heureux, en effet, de voir miroiter un bonheur charmant, qui captive. Le courage, la valeur et une foule d'autres sentiments élevés se manifestent sous l'impression de l'espérance.

Bien que l'espérance, pour être fondée, doive avoir Dieu pour but et pour perspective, elle n'en est pas moins réelle et pleine de charme, lorsqu'elle a pour objet des événements de la vie terrestre, laquelle est sujette à tant de vicissitudes, de peines et d'ennuis.

C'est elle d'ailleurs qui console tous les malheureux. Dans ses effets généraux, elle adoucit toutes les douleurs, guérit ou atténue toutes les souffrances de la vie, elle pénètre même dans l'asile de l'infortune et s'assied au chevet du malade, à qui elle promet la santé ; elle perce la grille du cachot et parle de la liberté au malheureux prisonnier ; elle lui fait entrevoir sa grâce du supplice qui l'attend ; elle montre à l'exilé sa patrie et à l'indigent elle promet du pain. Elle est, en un mot, le ressort le plus puissant de la société, le remède le plus efficace à toutes les souffrances de l'humanité.

L'espérance constitue, en outre, la chaîne indissoluble qui unit la terre aux mondes supérieurs ; car elle rappelle sans cesse à l'homme sa haute destinée et les perspectives infinies du bonheur sans pareil qui l'attend au delà de la tombe, en compensation de ses vertus et de ses bonnes œuvres.

Avec l'espérance en Dieu, la foi dans le concours des esprits supérieurs, les missionnaires du Bien sentent leurs forces s'accroître. On dirait qu'ils volent avec les ailes de l'aigle vers les régions infinies.

L'espérance est aussi, quelquefois, la pierre infernale qui cautérise les plaies de l'âme.

Il est bien doux, en effet, d'espérer, de croire et de parfumer sa vie des pensées

consolantes qui nous promettent le bonheur.

Mais hélas! plus tard, lorsqu'on a échangé les suaves espérances contre les réalités de la vie et effeuillé en marchant le bouquet des illusions, on s'aperçoit souvent que le bonheur entrevu n'est pas sans mélange. Ah! pauvres espérances humaines, que Pindare appelle des songes que nous faisons éveillés, qu'êtes-vous devenues la plupart du temps?

Hélas! quand elles se traduisent en déceptions amères, elles ont pour conséquence la pénible désillusion.

Mais dans les pénibles circonstances de la vie où l'iefortune abat le courage, quand les événements les plus désastreux viennent navrer le cœur de l'homme, il est heureux encore de trouver dans son cœur quelques espérances qui le soutiennent. Dieu est toujours l'espérance qui reste au malheur.

Lorsque l'âme, abreuvée de peines et de malheurs, ne sait plus, comme on dit, à quel saint se vouer, elle est généralement amenée à demander à Dieu les consolations qui lui font défaut. Ces espérances, si fictives qu'elles paraissent, ne trompent jamais ceux qui savent accepter courageusement les épreuves qui leur arrivent. Sous l'empire de ces hautes pensées, ces sortes d'espérances se changent souvent fatalement en réalité.

Certaines personnes, constamment affligées, ont continuellement besoin d'espérance sans cesse renaissante, car noyées par les plus grands chagrins, leur seule consolation, c'est l'espérance, qui leur reste comme dernier refuge de leurs douleurs. C'est le dernier rayon de joie pour ces âmes désolées.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

LA REVANCHE DU YOGUI

Sous ce titre, le 5 janvier 1908, notre confrère Fernand Divoire relatait dans le journal *l'Intransigeant* les expériences faites la veille par le docteur de Sarak et, fort de ce qu'il avait vu, Fernand Divoire écrivait : « J'ai vu, j'ai touché, je crois. » A cette soirée, *le Gaulois, le Figaro, le Journal, la Liberté* et *l'Intransigeant* avaient été conviés. Un contrôle rigoureux avait été établi. Tout se passa à la plus grande louange, au plus grand honneur du comte de Sarak.

Un seul des représentants de la presse eut le courage d'avouer son émerveillement et de faire profiter les lecteurs de la feuille qu'il représentait du récit des extraordinaires expériences auxquelles il avait assisté.

Les sciences psychiques étant de plus en plus à l'ordre du jour, *la Nouvelle Presse* voulut voir M. de Sarak et *convaincue* après avoir assisté à une séance improvisée pour elle, j'ai aidé bien volontiers le Yogui à organiser mardi une soirée d'expériences, à laquelle notre rédaction convia la grande presse. Cette soirée a été un nouveau triomphe pour le Dr Sarak et ne sera certainement que le prélude d'un triomphe complet, qu'en toute loyauté, *en toute justice*, je crois pour ma part qu'on doit lui faire obtenir.

Comme la vie de tout « apôtre » celle du comte de Sarak n'a été qu'un long martyrologe. Il nous appartenait d'enquêter, d'aller aux sources les plus sûres pour avoir des arguments à opposer aux détracteurs qui pourraient se lever. J'ai été, je l'avoue, très heureuse de saluer devant tous le Dr de Sarak, de lui accorder entière mon estime complète et mon admiration. L'homme et le savant sont indiscutables. Deux de nos confrères du *Gil Blas* et de *Paris-Journal* ont été heureux de raconter à leurs lecteurs *très sincèrement*, les expériences qu'ils ont vues. Pas d'obscurité, pas de truquage, pas de compères,— la presse seule était en contact avec l'expérimentateur.

Je ne parlerai pas après eux du miracle du « blé qui lève », de ces grains secs et durs apportés avec de la terre par un des assistants et quelques minutes seulement avant la séance ; ce blé, semé par notre confrère du *Gil Blas*, ce blé qui germa de plusieurs centimètres en *sept minutes* chronométrées.

Que dire de la désintégration de trois cartes de visite remises par nos confrères à une dame de l'assistance qui fit de chacune deux morceaux. Trois de ces moitiés de cartes restèrent dans les mains de cette dame, les trois autres le Yogui les garda au bout des doigts de sa main gauche. Cette main élevée resta *constamment* sous le contrôle des yeux avides de quarante personnes présentes, la lumière électrique emplissait les salons. On déposa sur le sol un livre et deux chapeaux, à deux mètres du Yogui et des assistants. Le bras du Dr de Sarak et son corps tout entier étaient tenus par quatre personnes désignées par un de nos confrères. M. de Sarak se concentra et, comme pour la germination du

blé, prononça des incantations presque sans souffle, à peine put-il enfin prier trois personnes de visiter le livre et les chapeaux ; en vain celui-ci et ceux-là furent-ils feuilletés et secoués, retournés en tous sens, *il n'y avait rien*, *rien*. Le Yogui fit alors un surhumain effort, un tressaillement l'agita, un gémissement prolongé troua ses lèvres contracturées, tout son être se tendit et une sueur abondante coula sur son visage d'où le sang semblait vouloir jaillir. Les bras se tendirent pour soutenir le Maître qu'une convulsion tordait. Mais ceux qui l'avaient tenu tout le temps qu'a duré cette expérience suffirent à empêcher le Yogui de rouler sur le sol, où ils l'étendirent presque inerte sur un fauteuil. Des mains se saisirent du livre et des chapeaux, on retrouva les moitiés de cartes qui s'adaptaient parfaitement à celles conservées par Mlle de Saint-C... Nous venions d'assister à une désintégration et se trouvait ainsi résolue la question des « apports ».

La place me manque pour dire plus, cependant je ne puis passer sous silence la photographie astrale obtenue. Le Dr de Sarak a eu une vision ; il l'a si nettement désignée qu'un des assistants (bien réfractaire pourtant aux sciences psychiques) l'a reconnue. Le Yogui pria alors M. Sentier, l'opérateur du *Petit Parisien*, de tenir un appareil photographique à longue distance. A ce moment l'électricité fut éteinte, on substitua à la lumière jaune deux ampoules électriques à lueur bleue. Ceci fait, une vue fut prise. On prépara un bain. M. Sentier retira la plaque et procéda comme pour la photo ordinaire, l'empreinte était décidément trop légère, rien ne vint : on recommença... plein succès, non seulement la photographie de la disparue fut prise et se distingua nettement, mais voici qu'au hasard d'une dizaine de journaux, Mme Philippe, femme de l'avocat à la Cour d'appel, bien connu, ayant manifesté avoir la reproduction de celui qu'elle avait choisi et qui se trouva être le *Matin*, voici que sur la plaque fut photographié le cliché astral de ce journal (1). Les plus réfractaires durent s'avouer vaincus. M. de Sarak triompha.

Nous savons bien que la Presse est obligée parfois, pour mille motifs, de cacher sa pensée, d'entortiller sa certitude sous des voiles nuageux, nous savons bien qu'un rédacteur n'est pas partout le maître de dire sans ambages ce qu'il sait, ce qu'il croit *puisqu'il a vu* et *contrôlé* aussi, mais nous pensons qu'après des expériences aussi concluantes, aucun des confrères n'hésitera à proclamer la vérité qu'ils ont été à même de contrôler, avec toutes les garanties de sincérité imaginables...

Marinette BENOIT-ROBIN.

(*La Nouvelle Presse.*)

(1) La photographie en question est à la NOUVELLE PRESSE (161, rue Montmartre), à la disposition de tous ceux qui conserveraient quelque doute sur son existence.

UN FAKIR A PARIS

Bien que doué du scepticisme robuste que l'on acquiert généralement, en toute matière, après vingt années de presse quotidienne, où l'on a l'occasion « d'en voir de toutes les couleurs », j'avoue, à ma courte honte, avoir été aussi étonné hier qu'un explorateur découvrant aux sommets de l'Hymalaya un casino modern-style, avec funiculaire, garage d'automobiles et hangar pour dirigeables.

On m'avait dit : « Venez donc voir un homme étrange, un fakir de l'Inde, un *vrai*, qui bien que fort discuté au point de vue scientifique, accomplit des prouesses merveilleuses, des miracles en quelque sorte, devant lesquels « on est forcé de s'incliner ».

Hum !... Un fakir, à mon sens, devait être un personnage fort impressionnant, mystérieux jusqu'au bout des ongles, parlant une langue inconnue et fort capable de vous « envoûter ».....

J'ai été, je l'avoue, fort déçu dans mon attente, quand, dans un cadre très moderne — un somptueux appartement de la rue Mozart — l'on m'a présenté au D^r^ comte de Sarak, un beau type d'Hindou, mais pourvu d'un diplôme authentique de médecin, qui nous fait d'abord une très jolie allocution dans le français le plus pur, avec citation de nos classiques, et qui, secondé par sa charmante femme, s'acquitte de ses devoirs de maître de maison avec un parisianisme au-dessus de tout éloge.

Ce n'est pas du tout comme ça que j'avais rêvé le « fakir » ! Mais passons... l'habit ne fait pas le moine.

Notre hôte va nous le prouver amplement :

Après quelques mots de présentation du professeur Barlet, M. de Sarak remercie tout d'abord chaleureusement Mme Benoit-Robin, un aimable « confrère », qui fut l'organisatrice de la soirée ; puis, de sa voix chaude de mage, il nous conte ses

luttes pour la recherche de la vérité, son exode à travers le monde, en butte aux railleries de « ceux qui n'ont pas vu »...

On passe ensuite aux expériences, vraiment très curieuses, et qui ont été accomplies, à mon sens, avec toutes les garanties de contrôle imaginables.

Le blé qui lève.

En pleine lumière, entouré d'au moins quarante personnes, le docteur me prie de me placer en face de lui, en tendant les deux mains. Un jeune homme, cousin de Mme Benoît, apporte de la terre qu'il s'est procurée au marché de la place de la République, et du blé qu'il a acheté à la maison Vilmorin. Sur l'invitation du maître de la maison, et après contrôle de la terre et du blé par toutes les personnes présentes, mon jeune confrère, Roland Dorgelès, de *Paris-Journal*, me met quelques poignées de terre dans les mains, y fait des trous avec son crayon et dépose dans ces trous des grains de blé, qu'il recouvre.

Un autre assistant va chercher un verre d'eau dans la salle à manger et mouille légèrement la terre. Le fakir commence son incantation. Sa figure se convulse, ses mains, sans cesse agitées, distribuent le « fluide odique » à la terre contenue dans mes mains, et exactement *sept minutes après*, nous trouvons dans cette motte, légèrement humectée, une quarantaine de grains qui ont germé de cinq à six centimètres, ce qui en pleine terre et dans des conditions particulièrement favorables d'exposition et de climat, nécessiterait au moins un laps de temps de huit jours.

L'expérience a été surveillée et contrôlée rigoureusement par plusieurs de nos confrères, entre autres MM. Montégut, rédacteur, et Sentier, photographe du *Petit Parisien* ; M. Fernand Honoré, de l'*Illustration*, M. Meyer, de la *Vie Illustrée*, etc., etc.

Le « blé qui lève » est distribué aux assistants, qui ont toute faculté pour le comparer avec le blé semé, lequel était particulièrement sec et dur.

Je dois ajouter — sans savoir si je dois m'en prendre simplement à la fatigue ou aux passes magnétiques — qu'après l'opération j'ai ressenti dans les mains un tremblement qui a duré plusieurs minutes...

Les cartes « désintégrées ».

M. de Sarak demande deux cartes de visite, qu'il prie une dame d'écorner en gardant les bouts déchirés comme pièces à conviction. Il met ses cartes en plusieurs morceaux et les tient à la main. Une boîte à musique, qui jouera pendant toute la durée des expériences, commence à produire les vibrations nécessaires, paraît-il, au mage pour imposer à distance sa volonté. Dans le fond de la pièce, deux assistants déposent deux chapeaux à haute forme, après les avoir soigneusement visités. Ils sont vides. Quelques instants plus tard, les morceaux de cartes que le mage tient entre les doigts, sans faire un mouvement, se sont volatilisés et on les retrouve dans la coiffe des chapeaux, qui ont été déposés au milieu du cercle des invités, à plus de deux mètres des voisins les plus proches. On rajuste les morceaux des cartes avec les bouts restés dans les mains de la dame qui les a tout d'abord écornées. Il n'y a pas de doute possible. Nous venons d'assister à ce qu'on appelle dans le langage courant du spiritisme, une « désintégration merveilleuse ».

La cigarette enflammée.

Une boîte de cigarettes, à laquelle j'ai fait de nombreux emprunts sans m'en trouver plus mal, fournit une cigarette de fin tabac d'Orient que le mage « magnétise positivement ». Un verre dans lequel un assistant vient de boire, est à son tour « magnétisé négativement ». Un de nos confrères est appelé à placer dans le verre la cigarette qui s'enflamme aussitôt, en dégageant une odeur âcre de soufre et de phosphore, très capable de vous donner un avant-goût des parfums de l'enfer...

La photographie astrale.

Enfin, nous arrivons au « clou de la soirée », à la photographie dans l'obscurité complète, tout à la fois d'un être astral et d'un objet matériel, qui dans l'espèce sera un journal, et dont on doit retrouver le « double » dans l'espace...

M. de Sarak présente à Mme Philippe, la femme d'un de nos aimables confrères du Palais, une dizaine de journaux, en la priant d'en choisir un. Le favorisé — toujours lui... — c'est *le Matin*. Le fakir prend l'organe entre le pouce et l'index et le dépose dans le fond de la pièce, sur un écran. Avec le concours de M. Sentier, l'opérateur du *Petit Parisien*, il braque un appareil photographique dans la direction de la fenêtre...

Puis les incantations se renouvellent. Le mage aperçoit dans l'éther la physionomie

d'une jeune fille, les cheveux châtain clair, qui est morte il y a cinq ou six ans, et qui a été pleurée par l'assistant placé au quatrième rang à sa droite, ce qui, paraît-il, est exact. M. de Sarak prie l'invité en question de penser violemment à la disparue. Ensuite, il se livre aux opérations ordinaires de la photographie: cliché, bains, etc.

La pièce en ce moment, n'est éclairée que par une simple veilleuse de couleur bleuâtre. Dix minutes après, le mage déclare l'opération terminée. On rallume les bougies et il nous montre un cliché avec la photographie très nette de la jeune fille en question et celle, non moins réussie, de la première page du *Matin*, avec le portrait de Mgr Gieure, « l'évêque poursuivi », dont le sourire railleur semble tout étonné de se trouver mêlé à pareille aventure...

La séance est terminée, trop tôt au gré de tous les assistants ; car en interrogeant les familiers de la maison, j'apprends que M. de Sarak fait encore des choses plus extraordinaires, qu'il exécute des marines remarquables et gagne des parties de dominos les yeux bandés, qu'il fait éclore des œufs de poissons rouges, qu'il parvient à se faire enlever dans les airs et transporter à l'autre bout d'une pièce, en passant par-dessus la tête de tous ses invités.

Mais je ne veux parler que de ce que j'ai vu, en avouant humblement mon ignorance en la matière.

La première expérience — celle du blé — a été exécutée dans mes mains, en pleine lumière, sous le contrôle de quarante personnes, qui sont là pour en témoigner. Les autres se sont passées rigoureusement comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Si vous voulez les expliquer, adressez-vous à Bouddha, à Vichnou et aux mages du Thibet qui, depuis trente siècles, détiennent les fameux secrets de l'initiation occulte. Ils vous répondront en sanscrit, ce qui n'aidera pas sans doute à éclairer votre religion...

(*Le Gil Blas.*)

MAURICE CABS.

PAROLES DE LA MUSE

Puisque la Muse, qui écoute en son cœur la voix divine et interprète la Nature en chantant comme elle l'espérance immortelle et l'amour infini ; puisque la Muse au tendre rêve, esprit modeste, sœur fidèle qui vient essuyer la sueur au front du poète et sécher les larmes à ses yeux, a eu la bonne fortune de plaire aux lecteurs du « Progrès spirite », qui la prient de chanter encore, elle ne se refusera pas à la douce tâche que cette amitié charmante lui impose. Mais, pour cette fois, elle ne fera pas vibrer les cordes de la lyre ; elle prendra simplement la plume.

Peut-on être poète en prose ? Peut-on, sans l'harmonie du vers, sans cette dualité de la rime qui fixe si bien la pensée du poète dans le souvenir du lecteur ; peut-on, sans cet art touchant qui épure et ennoblit toute chose, créer l'image qui frappe et séduit, enchâsser l'idée rayonnante dans un écrin digne d'elle, trouver cette flamme généreuse qui court dans la vraie poésie et lui donne tant de chaleur et de lumière ?

Peut-on rêver en prose comme en vers, traduire la voix intérieure révélatrice de l'infini et de ses lois, parler à Dieu la langue de l'âme, peindre les fleurs suaves et les fruits dorés, chanter les merveilles de la Création, laisser l'encens de la prière élever vers le ciel son nuage parfumé ?

Oui, la Poésie est une langue universelle qui se prête à tous les idiômes et qui peut s'adapter à toutes les formes de la pensée. On peut donc être poète en prose, pourvu qu'on ait le souci du beau dans le style, du neuf, de l'original dans le fond ; pourvu, surtout, qu'on se sente en communion avec l'Idéal.

Cependant, le vers aura toujours nos prédilections parce qu'il donne, par la difficulté même de sa composition, à la pensée et au sentiment, le temps de s'étudier, de se concentrer, pour s'exprimer avec plus d'élégance, de concision et de force. Puis, sa musique berce davantage les âmes attristées qui demandent à la poésie l'oubli de leurs maux et le réveil de leurs espérances.

Essayons toutefois de chanter en prose.

∴

Le ciel est calme dans sa limpidité bleue où scintillent les étoiles. La terre est triste dans sa misère et dans sa nuit.

Regarde du côté des étoiles, toi qui veux consacrer tes veilles à la découverte ou à la contemplation du Vrai éternel, et voir surgir Dieu de l'ensemble majestueux des univers : Dieu, c'est-à-dire la raison d'être de tout ce que tu découvres ou pressens, de tout ce qui frissonne, palpite, travaille, aime, rêve, vit et meurt dans la Nature.

Regarde du côté des étoiles, toi dont l'âme est ravagée par la douleur; toi qui, révolté plus qu'assagi par l'expérience, pleures les aurores de ta belle jeunesse évanouie, la confiance et l'espoir perdus, et gémis sur les illusions envolées, troupe d'oiseaux moqueurs qui s'éparpille à l'horizon...

Si tu regardais du côté de la Terre, que verrais-tu?

Le Doute, navigateur fatigué et dolent qui, après avoir laissé tomber sa boussole à la mer, abandonné sa foi native effeuillée au souffle de la raison, et n'ayant pas su construire dans sa concience un autel au vrai Dieu, ne sait plus, naviguant vers la Mort, s'il cingle vers un dernier et épouvantable écueil, ou s'il se dirige vers le suprême port, vers l'immortalité rêvée...

Le Travail, rude et ingrat, n'apportant qu'une moindre misère là où il devrait donner la pleine sécurité du lendemain, une confiance sans bornes en la destinée clémente et généreuse, et cette douce part de bonheur si nécessaire à l'homme pour ne pas désespérer au milieu des luttes angoissantes de la vie.

Que verrais-tu encore ?

Dans les bas-fonds de la Société, dans ces sentines du vice où l'air est corrompu et corrupteur, où tant de passions malsaines diminuent l'homme moralement, la honte et le remords assis au foyer des familles, quand ce n'est pas l'égoïsme invétéré, l'orgueil irréductible qui achèvent de détruire ce que Dieu avait mis dans l'âme humaine de noble, de pur et de charmant.

Oh! regarde, regarde du côté des étoiles, rêveur épris de beautés immatérielles et de devoirs sacrés, toi qui veux espérer encore, espérer toujours ; toi qui veux sourire et non pleurer!

Là-haut, dans la sérénité bleue, en face de ces miliards de mondes qui ne sont que des grains de sable dans l'infini, tu peux ouvrir toutes grandes les ailes de ton rêve, glisser dans l'air léger avec les oiseaux et les anges, chanter ton chant d'allégresse et d'amour, de concert avec les voix harmonieuses et bénies qui proclament et exaltent, de cieux en cieux, la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur!

Oublie un moment les laideurs morales de l'humanité inférieure encore, les luttes, les dangers, les souffrances de la Terre, devant le magique spectacle des groupements stellaires succédant aux groupements stellaires, des soleils se juxtaposant et se superposant aux soleils dans l'étendue infinie des cieux!

Que ton âme s'élance avec les mondes dans les tourbillons sans fin de l'éther! Entrevois les souveraines beautés de la Vie universelle, et tu ne voudras plus savoir s'il existe ici-bas des haines envieuses, hypocrites, qui rampent et se dérobent pour mieux atteindre leur but ; tu ne voudras plus te laisser dominer par la timidité ou par la peur, reconnaissant qu'une loi de justice et d'amour réside au fond de toutes choses, et que le Dieu qui créa les soleils et les mondes infinis ne saurait abandonner, sur notre petit globe roulant dans la nuit des âmes, l'homme qui se lamente dans sa détresse et ne vit que pour mourir!

Tu n'oublieras pas toutes les douleurs du passé; tu ne perdras jamais le souvenir de ces chères âmes, filles ou sœurs de la tienne, qui te furent violemment arrachées par la mort et qui ont gardé pour dernier linceul, dans le sépulcre où repose leur corps glacé, quelque lambeau sanglant encore de ton pauvre cœur aimant; mais tu sentiras qu'elles voltigent autour de toi dans l'espace, ces âmes bien-aimées, qu'elles sont plus heureuses que sur terre, et qu'elles t'appellent, qu'elles t'attendent là où la réunion est définitive, où la mort n'entre pas, où l'éternel amour est le couronnement de la foi victorieuse et de l'espérance invincible, dans l'épanouissement toujours plus haut de la vertu.

⁂

Oh! regarde du côté des étoiles, pauvre être douloureux, borné dans ta vie, limité dans tes efforts, mais qui te sens soutenu par la divine Puissance dans les luttes sans trêve de l'expiation d'ici-bas!

Regarde où le ciel est pur, où les âmes sont heureuses, où l'avenir, le présent et le passé s'unissent, sous les yeux comme dans la destinée des Esprits supérieurs, pour leur donner, avec la profonde expérience et la plénitude des facultés qui promettent les réalisations successives du progrès, la vision continue et magnifique de l'éternel devenir!

Regarde le foyer béni où tes aspirations seront satisfaites après la mort; et, dès à présent, tâche d'y élever ton âme: la nuit, dans ces frissons du Rêve que provoque le mystérieux frôlement des Invisibles ; le jour, en pleine gloire du soleil, dans la fière accointance des aigles ou la douce confraternité des hirondelles.

LA MUSE.

Le Directeur-Gérant : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN